

CELUI QUI TROUVA LA FORTUNE

La Paroisse Bretonne, mars 1928.

Conté par une Religieuse de Kermaria

Un gentilhomme campagnard avait trois fils, trois beaux gars à la fleur de l'âge. Ils n'avaient pas de fortune, mais chose surprenante, dans leur jardin, chacun avait une plante dont l'existence était en quelque sorte attachée à la sienne. Était-il malade, elle se flétrissait. Recouvrait-il la santé, elle reprenait couleurs et vie.

L'un et l'autre disposaient en outre d'un fusil et d'un chien. Le chien du premier s'appelait Brise-acier, celui du second Casse-tout, celui du troisième Invincible.

Un jour, l'aîné dit à son père : « Il me faut voir du pays. Je pars et ne reviendrai que si je trouve la richesse. »

Les objections ne servirent de rien. Il s'en alla. Or, comme il avait beaucoup chassé à travers les lointains pays, voilà qu'un soir il arriva, rendu de fatigue, à l'entrée d'une chaumière, auprès d'un bois.

« J'aurais été contente de vous loger, jeune homme, lui déclara la maîtresse de céans. Malheureusement je ne dispose pas de place suffisante. Je connais toutefois à petite distance une belle habitation où vous aurez le confort nécessaire. Seulement il y a un inconvénient, elle est aux mains d'une vilaine sorcière que l'on nomme *Groah sadorn d'en noz* (la Bonne femme du samedi soir).

Chaque samedi soir, en effet, elle rôde autour de ma cabane, et si d'aventure elle rencontre mes enfants, sans qu'ils aient taillé leurs ongles des mains et des pieds, elle les gifle à tour de bras. »

- À moi elle ne fera pas peur, répliqua le jeune homme, j'ai là mon chien Brise-acier », et il gagna la demeure de la vieille maudite. Elle vint lui ouvrir elle-même :

« Entrez, mon fils, s'écria-t-elle, les voyageurs sont toujours les bienvenus à mon foyer.

- Où mettrai-je mon chien? demanda-t-il.

- Qu'il entre aussi. Il sera en sûreté chez moi. Tenez, attachez-le donc avec ceci. »

De la longue tignasse grise qui lui pendait en broussaille sur le dos elle avait tiré un cheveu et le tendait à son hôte. Celui-ci éclata de rire.

« Essayez toujours », conseilla-t-elle et quand le cheveu fut au cou du chien, il se transforma en une forte chaîne qui se fixa à un anneau, sans qu'il fût possible à l'animal de se dégager.

Quant à lui, après qu'on l'eut régalé copieusement, on le conduisit à sa chambre à coucher. Un breuvage réconfortant l'attendait près de son lit.

« Buvez », lui dit-on; mais il avait à peine trempé ses lèvres dans la coupe qu'il s'endormait d'un sommeil de plomb. Alors la sorcière s'approcha, un coutelas à la main, et elle lui coupa la tête, puis elle descendit le cadavre dans sa cave, le sala, afin de le conserver, et, de joie, se mit à chanter la chanson du diable.

Sur les entrefaites, dans le jardin de la gentilhommière, la plante du jeune homme subissait des changements; elle avait d'abord fleuri, puis les feuilles avaient jauni; finalement elle s'était desséchée.

« Ces signes ne sauraient me tromper, murmura le père, mon fils est mort.

- S'il en est ainsi, s'écria le cadet, je le vengerai. Viens là, mon chien Casse-tout, et en route. À nous deux nous ferons de la bonne besogne. »

Hélas ! après avoir découvert la maison de la sorcière et y avoir reçu l'hospitalité à son tour, il eut le même sort que son frère, tandis que son chien se débattait au bout d'une chaîne à côté de Brise-acier. Et pendant ce temps, la seconde plante périssait dans le jardin paternel. Le troisième frère ne se laissa pas décourager par ce nouveau malheur. Il jura qu'il retrouverait ses aînés, morts ou vivants, et qu'il châtierait durement quiconque leur avait nui.

« Ne pleurez pas, mon père, dit-il, dans quelques jours, vous aurez vos enfants. »

Son chien Invincible sur les talons, il fut bientôt chez la sorcière qui l'accueillit avec des paroles mielleuses.

Il franchit le seuil, et il aperçut dans un coin Brise-acier et Casse-tout qui tiraient sur leurs chaînes avec fureur.

« Si vous le voulez, fit la vieille, nous attacherons votre chien après de ces deux méchantes bêtes. Ainsi il ne vous faussera pas compagnie. » En même temps, elle tendait au jeune homme un de ses cheveux.

Celui-ci eut un geste de dégoût : « Ne dégarnissez donc pas votre tête, s'écria-t-il, et gardez-lui ses ornements. Si vous me soyez aussi naïf que mes frères, détrompez-vous. L'heure des règlements de comptes a sonné. Où sont mes aînés ?

- Je ne saurais vous renseigner. Je ne les ai point vus.

- Vous mentez. Voici leurs chiens.

- Je les ai tués !

- Misérable! Vous aurez eu deux peines, car il me les faut vivants, sinon ...
approche là, Invincible! »

Le terrible animal montrait des dents si redoutables que la sorcière, sans plus se faire prier, descendit à la cave, ramena les cadavres et par ses incantations leur rendit la vie.

Invincible acheva la besogne. Avec ses crocs il cassa les chaînes de Brise-acier et de Casse-tout puis, aidé de ses deux camarades, il étrangla la sorcière et la mit en pièces.

À la même heure, au château paternel, les deux plantes mortes recommençaient à vivre et la troisième se couvrait de fleurs d'un éclat éblouissant. « Mes fils sont sauvés, s'écriait le vieux gentilhomme, Dieu en soit loué ! »

Les deux aînés cependant avaient seuls consenti à retourner auprès de lui, tandis que le plus jeune se décidait à courir les aventures. Or comme celui-ci était resté passer la nuit dans la maison maudite, il fut réveillé soudain par un bruit infernal qui partait de la cour. Il y avait là une légion de démons qui dansaient une sarabande, en se lançant une tête de mort. Vivement il descendit de sa chambre, se précipita au milieu de la ronde et prenant de l'eau bénite d'une bouteille qu'il avait eu soin de remplir à une chapelle voisine, il se mit à asperger les danseurs. Ce fut un sauve-qui-peut général. En un clin d'oeil la place était vide. Il n'y restait que la tête de mort qu'il reconnut pour celle de la sorcière. Il la suspendit par les cheveux à un arbre, retourna à son lit et dormit jusqu'au lever de l'aurore.

La route qu'il suivit le lendemain le conduisit dans une ferme qu'habitaient trois pauvres orphelins qui n'avaient reçu pour tout héritage de leur père, le premier qu'un coq, le second qu'une faucille en or et le troisième qu'un fouet au manche d'ébène.

« Que feras-tu de ton coq? demanda-t-il à celui-là. Il ne te servira de rien. Vends-le-moi donc.

- Il m'est trop précieux, répliqua le jeune gars, non seulement parce que je l'ai reçu de mon père, mais encore parce que avec son chant il fait lever le soleil, chaque matin.

- Fort bien. En attendant, tu n'en tires pas un sou vaillant.

Veux-tu cent écus?

- Accepté, à condition de n'en pas parler à mes frères qui en seraient fâchés.

Le voyageur s'adressa ensuite à celui qui avait la faucille d'or: « Cède-la-moi, et tu auras cinq cents écus.

- Un héritage de mon père, un instrument de travail qu'il suffit de poser au bout d'un sillon pour que tout le blé d'un champ soit abattu à l'instant, jamais!

- Voilà mille écus. Cela te va-t-il?

- Ça me va. Prenez la faucille, pourvu que mes frères n'en sachent rien. » ·

Dans la prairie à côté, le plus jeune des gars faisait claquer son fouet avec ardeur. « Tu t'amuses il me semble lui dit-il mais à ce jeu tu ne t'enrichis pas. Vends-moi ton fouet et tu auras la grosse somme.

- Mon père me l'a donné et il me rend tant de services. Il suffit d'en frapper une marmite pleine de viande sur le trépied pour *les* aliments soient cuits, sans avoir besoin de feu.

- Allons, voilà deux mille écus, et je ne soufflerai mot à tes frères. Avec cette somme, tu pourras courtiser une riche héritière.

- C'est vrai. Prenez mon fouet. »

À quelques jours de là, le jeune voyageur arrivait devant le château d'un grand seigneur auquel il proposait ses services.

« Je les accepte volontiers, lui déclara celui-ci, frappé de sa bonne mine. J'ai justement besoin d'un intendant et je crois que vous remplirez l'emploi à merveille. »

Il eut tôt fait de gagner les sympathies de tout le monde. Par son caractère jovial, il rendait la gaieté au maître qui était toujours triste et, par sa douceur, il obtenait des serviteurs ce qu'il voulait.

Le maître lui avait expliqué la raison de son chagrin. Pendant six mois de l'année, en son château, la nuit régnait ou le temps était sombre. Or sa fille unique, une enfant de quinze ans désagréable et capricieuse, ajoutait à sa peine, en exigeant de ses ouvriers d'atteler chaque matin ses bœufs blancs pour aller chercher le jour sur une plaine, à deux lieues du château.

« Cessez de vous troubler l'esprit, maître, répondit-il, mon coq remplacera désormais vos ouvriers. » Et en effet, chaque matin le coq lançait son cocorico retentissant, et le soleil paraissait.

Cependant le temps de la moisson était arrivé. Les épis étaient mûrs dans la plaine immense qui s'étendait jusqu'au bout de l'horizon. Les serviteurs se lamentaient : « Comment viendrons-nous à bout de ce blé, puisque nous n'avons pas d'autres outils que nos couteaux ? »

- Allons, allons, leur dit-il, trêve de gémissements. Suivez-moi. » Et quand ils furent au champ, « asseyez-vous et laissez-moi faire. » De dessous son manteau il tira sa faucille d'or, la plaça sur le sillon, et la journée n'était pas écoulée que tout le froment qui couvrait la vaste plaine était à terre. Les moissonneurs revenaient à la maison en acclamant l'intendant. Le seigneur n'était pas le moins heureux. « Vivement au battage maintenant, ordonna-t-

Il, et quand vous en aurez fini avec la dernière gerbe, je vous offrirai un plantureux festin, dont vous garderez souvenir.

Tout ce que le château comptait de cuisiniers, d'aides-cuisiniers et de serviteurs fut bientôt sur pied. Marmites et bassins se remplirent de viandes et de légumes, et l'on alluma les feux. Malheureusement, par une fâcheuse imprévision du chef des marmitons, avant que les ragoûts et les rôtis ne fussent à point, le bois vint à manquer. À moins d'abattre les arbres de la forêt, adieu le grand festival.

« Il faut que ces aliments soient cuits, criait rageusement la fille du maître aux ouvriers. Partez au bois et rapportez-moi ce qu'il faut. »

Les ouvriers se désolaient : « N'ayez crainte, et suivez-moi à la cuisine, leur dit l'intendant », et faisant claquer son fouet, la soupe se mit à bouillir dans les marmites, les viandes à mijoter dans les bassines et à la broche, à la stupéfaction générale, et bientôt maîtres et serviteurs s'attablaient ensemble autour du plus délicieux festin qui fût jamais servi au château.

Ce n'était qu'un concert d'admiration et de louanges à l'égard de l'intendant.

Et pourtant, parmi les serviteurs, trois vilains personnages, que travaillait la jalousie, n'y trouvaient pas leur compte. Ils jurèrent la perte de ce dernier.

Profitant un jour de ce qu'il était absent avec son maître, ils s'introduisirent dans sa chambre, chargèrent son fusil de poudre et le placèrent en travers sur la table, avec ces mots inscrits sur le canon : « Mort au seigneur de ce château! »

Quelques instants après, poussée par le désir de voir la faucille d'or, la jeune fille entra à son tour dans l'appartement.

Elle faillit tomber d'émoi, en lisant les mots de menace adressés à son père. Elle appela les serviteurs et l'étonnement de ceux-ci ne fut pas moins

grand. « Ne soyez pas surprise, Mademoiselle, insinuèrent les trois perfides; il y a longtemps que nous avons pénétré les secrets desseins de ce charlatan, sans oser vous en prévenir, tellement votre confiance lui était acquise. Nous ne saurions trop vous conseiller de vous en méfier.

Grande fut la colère du seigneur, quand il fut mis au courant du fait. Non, en vérité, il n'avait jamais connu semblable trahison et un châtement rigoureux ne pouvait qu'en être la sanction.

Sur son ordre, et malgré ses protestations d'innocence, l'intendant fut jeté dans une basse-fosse.

Or, chose singulière, à dater de ce moment, le coq ne chanta plus, faucille et fouet refusèrent leurs services, le bois manqua, les ouvriers se croisèrent les bras devant le travail. Quant au chien Invincible, il s'en allait hurlant par la campagne, comme s'il avait été enragé. Un morne ennui régnait au château, avec la nuit de six mois.

Un jeune marmiton qui avait voué une vive affection à l'intendant s'interposa pour sa délivrance. Il eut le courage d'aller trouver les maîtres : « Voyez, leur dit-il, rien ne va plus ici depuis qu'il est dans les fers. Ouvrez les portes de la prison. »

Les maîtres qui commençaient aussi à sentir les fâcheuses conséquences de leur sévérité lui répondirent avec douceur : « Nous réfléchirons, petit, et tu sauras notre décision bientôt. »

Le lendemain, la jeune fille était la première à lui dire d'aller délivrer le prisonnier. « J'ai eu, ajouta-t-elle, un songe extraordinaire à son sujet, hier au soir. Je l'ai vu occupé à me fabriquer un collier de pierres précieuses.

- Elle ne s'est pas trompée, notre maîtresse, répliqua l'intendant, lorsque les portes de sa prison lui ayant été ouvertes par son jeune ami, celui-ci lui

raconta le songe. Le collier, le voici; je l'ai fait avec les bijoux de ma sœur, morte avant mon départ de la maison paternelle. »

À dater de ce jour, l'intendant retrouva sa faveur auprès du seigneur qui lui rendit l'administration de ses biens, et le coq se reprit à chanter, la faucille et le fouet à travailler; le jour parut de bonne heure; le bonheur et la joie rentrèrent au château; mais la jalousie n'avait pas dit son dernier mot.

Un matin, à son réveil, le marmiton trouva une rose dans sa chaussure. Grande fut sa désolation, car cette rose provenait du rosier planté le jour de la naissance de la jeune demoiselle du château, et il était défendu d'y toucher sous peine de mort. Il conta son ennui à l'intendant.

« Rassure-toi, mon enfant, répliqua celui-ci. Je te défendrai. Personne ne croira que c'est toi qui as volé cette fleur. Les auteurs du méfait sont certainement nos ennemis communs. Avec l'aide de Dieu, je les découvrirai. »

Le soir même, avec son coq et son chien, il se mettait en embuscade non loin du rosier. Minuit était à peine sonné qu'il entendit trois hommes marchant à pas de loup qui se disaient : « Enlevons les plus belles fleurs et nous les placerons dans le soulier de ce vilain marmiton. Cette fois, son compte sera bon. »

Il secoua son coq, et celui-ci chanta, et le jour parut. Il excita son chien, et celui-ci s'élança sur les trois hommes et les retint captifs. En même temps, tout le personnel du château accourait, maîtres en tête.

L'affaire fut tôt réglée. Le seigneur donna l'ordre de couper la tête des coupables, sans autre forme de procès.

Quant à l'intendant, il obtint, en récompense de ses excellents services, la main de la jeune fille. Il y eut des noces magnifiques auxquelles fut

convoquée une multitude gens, entre autres le père et les frères de l'intendant, le petit marmiton y tenant une place d'honneur, et le bonheur désormais fut l'hôte de ce château qu'il ne quitta plus. Le fils du pauvre gentilhomme avait trouvé fortune.